

Naître sans toit... et vivre dans les frontières

Claire Mestre, psychiatre-psychothérapeute et anthropologue, responsable de la consultation transculturelle du CHU de Bordeaux, Présidente d’Ethnotopies.
Claire.mestre@chu-bordeaux.fr

Le rapport d’un migrant à son lieu est une réalité qui interroge ma pratique quotidienne de psychiatre-psychothérapeute. **On ne soigne pas indifféremment quelqu’un qui a un lieu, quelqu’un qui n’en a pas, et quelqu’un qui a mal dans son lieu.**

Les migrations, surtout celles qui concernent mes patients, ressemblent à la traversée d’un ravin durant laquelle ont été arrachées violemment toutes les enveloppes matérielles, sonores, olfactives, sensorielles et affectives et linguistiques. Arrivés dans un lieu, je dis souvent qu’il sera leur quand ils auront construit ou investi une familiarité avec lui. Les travailleurs sociaux (et nous-mêmes) sommes parfois étonnés de la réaction de personnes et de famille, qui, habitués à un habitat même sommaire, refuse de déménager dans un autre plus sûr et plus confortable. Cela ressemble à une nouvelle migration dont ils connaissent la dimension douloureuse.

Car dans ce lieu ils ont reconstruit ce que j’appellerai **des racines sensorielles** et affectives.

La trajectoire d’Aharon Appelfeld, grand écrivain israélien, mort récemment, explore ce lieu profondément ancré en soi et qui résonne la vie entière. A. Appelfeld a été un enfant juif jeté sur les routes d’Europe après l’expulsion de son village et de sa maison et l’assassinat de sa mère (raconté dans *Histoire d’une vie*). Il a fini par émigrer à Israël, a appris l’hébreu, sa langue maternelle étant l’allemand et a reconstruit ses racines spirituelles dans cette langue grâce à l’écriture. Dans le livre *Mon père et ma mère*, ce qu’il écrit de la maison de vacances sur le bord d’un fleuve rend compte de l’importance primordiale de ces premières empreintes et des traces qui s’insinuent tout au long de la vie telle des

racines, des rhizomes et ou bien des racines des orchidées : plus les racines imaginaires sont longues et multiples, plus la vie est pleine et ancrée.

L'environnement de la maison et de façon plus vaste, la nature et les gens, sont comme des réminiscences, dit-il, définies par l'assemblage d'une vision et d'une émotion, un dépôt qui va alimenter sa vie et bien sûr son écriture.

Camille Schmoll, géographe et anthropologue, (autrice de *Les damnées de la mer, femmes aux frontières en Méditerranée*) a étudié les parcours de femmes, partant de l'Afrique sub saharienne et se dirigeant vers l'Europe. Ce sont des parcours effroyables très dangereux et longs. L'approche de Camille Schmoll la plus originale est le chapitre consacré à l'analyse des « pratiques de 'fuite' ou de 'résistance' » mises en place par les femmes pour endurer un quotidien apparemment vide et sans intérêt dans les centres d'accueil de rétention qui sont des lieux de contraintes et d'ennui. Ces pratiques et stratégies sont déterminantes dans leurs tentatives de reprendre un pouvoir même minuscule sur leur trajectoire : pratiques de prières, enfantement, maîtrise d'un espace rendu domestique, utilisation d'internet pour se mettre en scène, sont autant de gestes d'autonomie, définie comme appartenant « au champ du relationnel et de l'affirmation d'une subjectivité faites de désirs, de sentiments, de passions et d'attachements »

Dans le plus grand dénuement, on cherche à habiter un lieu par de menues protections. La vie psychique dépend étroitement de la façon dont on habite un lieu.

Et pour revenir à une actualité bruyante j'accueille dans ma consultation, une famille afghane très souffrante. La folie de la mère mobilise la famille, surtout son fils aîné, tandis que le mari est effondré. Personne n'arrive à soigner cette femme, elle crie, hurle, se griffe le visage, depuis des années et la seule explication, est qu'elle est habitée par les djinns. Plus précisément, c'est leur

maison, habitat humide et sombre dans lequel paradoxalement la famille se calfeutre tout en y redoutant les actions malfaisantes des créatures chtoniennes. Mais qui peut soigner d'une attaque de djinns ? Je reçois madame qui fait l'effort de venir me voir, soutenue par ses enfants. Elle gémit, crie, se plie pendant que j'évoque tout ce qu'elle a perdu : sa maison là-bas avec ses voisins, la cour où les enfants jouaient, et même si c'était la guerre, c'était son lieu. Mme pilier de sa maison n'est plus rien ici. L'image de sa nouvelle demeure reflète bien celle de son espace interne : rien ne la protège de l'hostilité de l'environnement et des djinns redoutables qui habitent les sols humides. A la dernière consultation, le fils rêve d'une nouvelle maison, où ils pourront acheter des meubles et des objets de là bas. Je me risque à penser qu'il s'efforce de reconstruire des racines, même fragiles, dans ce pays où ils se sentent si perdus.

Les objets sont nos racines : objets intérieurs et extérieurs, nos maison les troncs où s'agrippent cette multitude de racines.

Les jeunes nous parlent aussi de l'habitat, soit qu'il soit peuplé d'invisibles, soit qu'il soit chargé de l'odeur d'un autre

Ainsi, ce jeune de langue peule, amené à la consultation transculturelle de Bordeaux par son travailleur social, soucieux que l'on puisse aborder (et traiter ?) ces invisibles qui le poursuivent.

Le jeune, dans un français maladroit, tente de nous expliquer les présences dont il a peur : elles font du bruit et même ses co-locataires les entendent ! La démonstration est teintée de méfiance, car : « Je ne suis pas fou », dit-il avec force, ce n'est pas une illusion !

Il avance sa main en ma direction et désigne l'ombre qu'elle dessine sur la table basse qui nous sépare. Voilà le signe qui pourrait m'aider à désigner ce qui le poursuit : des ombres ? des âmes ? des esprits ? des fantômes ? Tous ces mots s'agglutinent dans ma pensée et je reste muette tant le fil qui nous relie est ténu.

Le jeune me regarde, il n'est pas sûr de mon adhésion à sa démonstration. J'évite de trop parler et je l'invite à revenir. Non pour chasser ces intrus, cela a déjà été tenté, mais au contraire, circonscrire et nommer ses absents, ses disparus trop encombrants.

Nous les reconnaissons parfois, ces absents : ils réapparaissent dans les rêves ou bien dans ce que nous appelons délire. Et nous sommes modestes car les faire taire ne suffit pas, il s'agit de les affronter.

Souvent, les patients doivent vaincre la chape de silence pour amorcer un récit qui jaillit d'une rencontre bienveillante, accueillante dans la langue tout d'abord (Pour se raconter, il faut d'abord se sentir digne de penser et être reconnu comme être singulier. Je songe souvent à leurs épreuves passées qui ont dénudé la pensée, arraché les protections, fait perdre des êtres chers, de telle sorte que la personne n'a plus de garde-fous pour faire face aux terreurs.

Les morts du large de l'Afrique succombent aux profondeurs ou bien la mer les rejettent anonymes sur les plages : on ne connaît alors ni leurs noms, ni leur âge, ni leur religion... Les routes du désert sont jalonnées de cadavres en décomposition, et des tombeaux de migrants épuisés se dressent aussi sur les frontières. Où vont les fantômes de ces disparus, si ce n'est dans les rêves hantés de nos patients ? Ne sont-ils pas ces hordes de silhouettes en noir qui assaillent les sommeils et qui génèrent notre angoisse ? Ne se révèlent-ils pas dans les bruits qui envahissent les logements souvent précaires de nos patients ?

La consultation transculturelle où thérapeutes et patients ne partagent ni la langue, ni l'histoire, ni la mémoire, ne sont-ils pas alors un espace de rencontre de « lieux-communs », selon la belle formule d'Edouard Glissant (Mestre, à paraître) ? Un lieu d'arrivée, même provisoire, où une rencontre humaine est possible ? Ainsi prennent sens les mots des autres pour nous, soignants qui nous permettent de nommer les absences si présentes.

Les esprits féroces se déchainent dans les abris non sécurés

